

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 49 (1911)  
**Heft:** 1

**Artikel:** Le patois de Blonay  
**Autor:** V.F.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-207489>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 22.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

qu'on étai quasu rein à la chotta que désò lè delà dâi tât. Lè riô sè sant toumâ, lo lé la vessâ et tot cein/l'a inondâ lo payi, quemet din l'Égypte lè z'auto iâdzo qu'on no recordâve çosse ein alleint à l'écoula et qu'on lâi desâi lè plaies.

Tandu ci temps la comète risâi. Repegnîve on bocon sa quuva et ruppâve noutrê truffie, bêvessâi noutron vin, noutron crâno vin de tsi no, et reguinâve de no vère segottâ et plliorâ noutrê recolte.

Ah! no z'ein a fé ellia rouâ. No z'a-te pas oncora amenâ 'na nièze d'Allemand po clli but que va du lo payi dâi Tessinois tant qu'à stisse dâi z'Urinois et qu'on lâi dit lo Gotâ. Clli Gotâ l'è oncora on tunnet qu'on ne lâi vâi gotta. Lè dzein sè tsapiant dein lè papâi à propou de cein: et sè dânt tot que brav'homme. Parâit que lè Tutche lo voudrant clli perte (l'au z'ein faut-te!) et pu lè Capiano assebin. Ora que faut-te feré? Qu'ein sâ-t-on bin pou. Lâi ara on remido, mâ l'è trau spillio po que sâi d'accuta. Vo lo baillo tot parâi, féde z'ein cein que vo voudrâi. Du qu'on ne sâ pa que fère dau Gotâ foudrâi lâi fère la *Granta salla*, que ellian de Lozena dôvessant tant ora: po granta, sarâi granta et n'è pas dein la vela, ma on bouquet ein défro. Qu'ein peinsâ-vo? Et tot cein po 'na bourtia de comète avoué sa quuva qu'on ne sâ pas de iô sor bin adrâi. L'arâi faliu, quand l'a bussâ on bocon âo ciè, ellia sacré comète, lâi einvouyi contro on naréioplane tot plliein de magnin avoué lau z'uti. Quand l'otra lè z'arâi vu veni et que lau z'arâi de:

— Lo diablo vo gardâ de mè mau.

— Et vo dâi noutrê! que l'arant répondu.

— Su la comète.

— Et vo lè magnin!

Vo z'arâi vu adan ellia vaunése fela tot d'onna teriâ tant qu'âo fin fond dâi z'Allemagne.

MARC A LOUIS.

### Le patois de Blonay.

La Société d'histoire de la Suisse romande vient de publier le *Glossaire du patois de Blonay*, par M<sup>me</sup> Louise Odin. M. Ernest Muret, professeur à l'Université de Genève, chargé de mettre au net le manuscrit de l'auteur, s'est acquitté de cette tâche, qui exigeait plusieurs années de labeur, avec un soin auquel tous les philologues rendront hommage. Nous ne faisons que signaler aujourd'hui à nos lecteurs l'apparition de cet important ouvrage, nous proposant d'y revenir plus au long dans un prochain numéro.

V. F.

**La toile d'araignée.** — « Que dites-vous du talent de mon ami le peintre X. : il a peint au plafond de mon corridor une toile d'araignée si parfaite de ressemblance que, durant toute une matinée, ma domestique s'est escrimée à essayer de l'enlever avec son balai! »

— Je dis que je crois au talent de votre ami, mais non au zèle de votre domestique.

### LE NOUVEL-AN DE FANCHETTE

**A** LO, dis-voï, Fanchette, qu'est-ce qu'y faut que je te donne pour ton nouvel-an?

— Rien!

— Comment rien?

— C'est comme ça! Cette année on ne se donne rien; les temps sont ma foi bien trop durs pour se faire des nouvel-an. D'ailleurs, quand on a besoin de quelque chose, on se l'achète. Tous ces cadeaux de nouvel-an, c'est de la boutique, des bêtes à chagrin.

— Oh! dis donc, Fanchette, parle-voï pour toi. J'ai jamais regretté ce que je t'ai donné et puis j'ai toujours été content de tes cadeaux. Je me disais: n'est-ce pas, y a toujou l'intention, que diable! Enfin, bref! Alors, comme ça, tu ne veux donc rien?

— Non, rien. Tu me mèneras au théâtre, à Lausanne, le tantôt du Nouvel-An, et puis voilà.

— C't en règle!

\*

Le jour de l'an, Fanchette et Daniel, son mari, dînent à 11 heures et prennent à midi le train pour la capitale.

Sur la place de la gare, à Lausanne, Daniel rencontre soudain un de ses vieux camarades du service militaire.

— Hé! salut, François, quel bon nouveau? On te la souhaite heureuse et longue.

— Ti possible! Daniel! Y a un siècle qu'on s'est pas vu. Qu'est-ce que tu deviens? Je me disais justement l'autre jou: tiens, c'est curieux, on ne voit plus cette charrette de Daniel; bien sû qu'il aura passé l'arme à gauche. Salut! mon vieux caporat; oh! quel plaisir de te revoir, tout de même! A propos, bonjou, madame, bonne année!

— T'emballe pou un François. Moi aussi, je te croyais mort. Oh! mais, on ne défile pas comme ça, nous autres! On est des gaillards d'attaque, des vieux de la vieille, qu'en dis-tu?

— Alo! Là-dessus, on va vite en piquier un aux Deux-Gares. Vous venez avec nous, madame?

— Oh! non, merci bien, je n'ai pas soif. Et Daniel non plus ne doit pas avoir soif. On sort de dîner.

— Eh bien, c'est justement; venez avet nous; ça nous fera toujou un verre de moins, si vous avez peur...

— Non, mossieu, je vous dis, merci bien. D'ailleu on n'a pas le temps. On va au théâtre et on n'a pas encore les bièets.

— Mais, su le pouce. Allons, Daniel, un demi, et c'est tout.

— Tu comprends, Fanchette, que je peux pas refuser à l'ami François. On s'est pas revu depuis le dernier cours de répétition.

— En tout cas, moi, je n'y vais pas. Et puis tu sais qu'on a tout juste le temps d'aller au théâtre.

— Allons, allons, on a tout le temps; au Nouvel-An y ne commencent jamais à l'heure; les comédiens sont comme nous, y font la fête.

— Eh bien va comme il est dit. Faites vite. Pendant ce temps, je monte toujou en ville, pou faire une commission. Je te retrouverai devant la porte du théâtre. Mais tu sais, Daniel, ne me fais pas droguer, au moins, parce que je me renvais tout de suite.

— N'âie pas peur; on se connaît. Hein, François?

— Alo! Su le pouce, madame, su le pouce!

\*

Depuis vingt minutes, madame Fanchette fait les cent pas devant le théâtre. Daniel ne revient pas. C'est la dernière qui sonne. La foule se presse au guichet. Dans quelques minutes le rideau va se lever.

Et toujours pas de Daniel. Il arrive enfin.

— Alo, pou l'amou du ciel, qu'avez-vous pu faire? Voilà bientôt une heure que je t'attends. Quelles pèdzes que ces hommes; ti possible, est-y permis. On va être trop tard.

— Mais non, mais non. T'inquiète pas.

— Je te dis qu'on ne va plus trouver de bièets.

— Plus de bièets!... Plus de bièets!... En voilà encore une idée... Y en a toujou... Y manquerait plus qu'y me refusent des bièets. Ça se passerait pas comme ça, au moins.

Pendant qu'ils discutent, la foule a disparu dans le théâtre. Fanchette et son mari sont restés seuls à la porte. Les promeneurs se retournent en souriant à l'ouïe du colloque des deux braves campagnards.

Daniel est entré dans le vestibule. Les guichets sont fermés. Un écriteau annonce qu'il n'y a plus de billets.

Daniel qui n'en peut croire ses yeux et com-

mence à redouter les justes reproches de sa femme, restée sur le trottoir, s'approche de l'agent de service.

— Dites voï, monsieur, c'est vrai qu'y a plus de bièets pour ce tantôt?

— Vous le voyez bien.

— Laquielle, tout de même!... Mais... en payant?...

— Vous êtes drôle, vous, il ne s'agit pas de payer. Quand il n'y a plus de billets, il n'y en a plus, que diable!

— Charrette!... Et nous qu'on vient du dehors, avet ma femme qui m'attend là-devant.

— Eh bien y vous faut revenir ce soir; il y a une nouvelle représentation.

— Oh! ce soir... ce soir... c'est bon à dire. On sera rentré, ce soir. Si vous croyez qu'on peut comme ça rester dehors, quand on a des bêtes à gouverner.

— Alors, il vous faut aller au Kursaal.

— Au Kursaal?... Tiens, c'est une idée. Où ça est-y déjà?

— A Bel-Air.

Daniel ressort. Sa femme, qui a deviné, l'attend, furieuse.

— Alo! c'est comme je te disais?... Y a plus de place?

— Plus de place!... C'est pas qu'y ait plus de place;... seulement, c'est plein, y a pas mèche d'entrer. Et puis quoi, ça peut arriver; y a pas à discuter. D'ailleu, on va au Kursaal; y paraît que c'est beaucoup plus joli.

\*

Daniel et sa femme, qui continue de bougonner, se dirigent du côté de Bel-Air.

Daniel s'en va au bureau tandis que sa femme reste dans la rue.

Un petit rideau vert est glissé devant le guichet. Daniel frappe à la vitre. Le caissier ouvre et demande:

— Que désirez-vous?

— Je voudrais deux bièets.

— Je regrette; il n'y en a plus.

— Comment, il y en a plus! Ah! vous savez, faudrait pas me la faire!

— Dites donc, soyez poli, quand je vous dis qu'il n'y a plus de billets, c'est qu'il n'y en a plus.

Daniel se radoucissant:

— Enfin, mossieu, faut pas vous fâcher, voyons... en payant?...

— Mais enfin, je vous dis qu'il n'y a plus une place; je n'ai que faire de votre argent.

Daniel, cette fois, n'en mène pas large, en songeant à sa femme. Lorsqu'il revient auprès d'elle, qui de nouveau a compris, elle demande d'un ton sec:

— Eh! bien?... eh! bien?...

— C'est un peu fort! T'emballe si y ne se sont pas donné le mot. En voilà encore une ville que ce Lausanne!

— Oh! ne crie pas tant après Lausanne; c'est toi, le coupable. Oh! votre diable de manie d'aller toujours boire des verres. C'est un joli Nouvel-An que tu me fais passer là, avec!

— Enfin, voyons, Fanchette, est-ce ma faute? Aussi qu'est-ce que les gens ont à venir comme ça tous le même jour au Théâtre et au Kursaal! Est-ce au moins assez bête!

— Mais ne savez-vous pas aller au « Lux », fait un monsieur qui avait entendu la conversation des deux campagnards. C'est un cinéma très intéressant.

— Oh! merci bien, mossieu, pour votre obligeance. Vous concevez, c'est pas pour moi; c'est pour ma femme. Je lui avais promis de la mener au théâtre pour son nouvel-an, et puis... Enfin bref, merci bien. On va donc aller voir à ce « Lux ». J'y suis jamais allé, mais je sais où c'est, vis-à-vis d'en face d'une phramacie, n'est-ce pas?

— C'est bien ça, rue St François.

\*